

L'ASNOM et plus particulièrement la section Bordelaise a organisé cette année une cérémonie pour le centenaire de la naissance de son ancien président, René Merland. J.-P. Gréciet, président de la section Bordeaux-Aquitaine, nous a adressé le texte « Souvenirs, guerre et captivité 1939-1941 » que notre Ancien avait rédigé et qu'il souhaitait voir publié dans le Bulletin. Nous présentons ici de larges extraits de la première partie des « souvenirs de guerre », intéressant la période active au 6^e RI et précédant la captivité du pharmacien auxiliaire René Merland.

Souvenirs Guerre et captivité 1939-1941

René Merland (Bx 37)

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne qui venait d'envahir la Pologne. Ma réaction, comme celle de beaucoup de camarades à ce grave événement, procédait du sentiment profondément nationaliste dont notre jeunesse avait été imprégnée. La victoire de la Guerre 1914-1918, mon oncle tué à Verdun, expliquait ma joie irraisonnée manifestée à l'annonce de la guerre. Enfin nous allions vaincre à nouveau l'Allemagne. N'avions-nous pas la meilleure Armée du monde démontré par le défilé récent du 14 juillet à Paris ? L'ordre de mettre tous les Navalais mobilisables à la disposition de l'Armée arriva le 5 septembre. Puis ce fut « *l'au-revoir à l'École* ». Nous eûmes un discours de circonstance, devant le monument aux Morts du Directeur, le médecin général Cazamian, qui se termina par ces mots : « *Je vous donne l'ordre de revenir dans votre École* ». Deux de mes camarades désobéirent à cet ordre, je faillis être l'un de nous deux. Le 19 septembre je reçus une feuille de route pour rejoindre Paris afin d'y suivre une formation de chimiste-toxicologue. L'enseignement théorique et pratique dura trois mois durant lequel nous fûmes familiarisés à la manipulation des armes non conventionnelles, l'ypérite, le sarin, et autres... et au port du masque à gaz en atmosphère lacrymogène. Après l'examen, confirmé chimiste-toxicologue et promu pharmacien-auxiliaire, on me renvoya le 17 novembre 1939 à mon unité d'origine, la 18^e SIM de Bordeaux, annexe de Robert Picqué. Ici se situe une anecdote : ma rencontre avec Nénette, d'où commença un flirt de circonstance, puis une idylle, enfin un amour de toute une vie.

Le 15 janvier 1940, je fus affecté au centre de Triage de Châlon-sur-Marne, centre de réserve de personnel. Un pharmacien d'active

commandait le personnel médical mis en attente d'affectation dans la zone de deuxième Armée. J'eus la bonne surprise d'être logé dans un château en bordure de la Marne. Trois journées furent occupées à apprendre l'intégration du Service de Santé dans les différents échelons de l'Armée et du rôle des personnels. Puis mon affectation arriva, c'était pour une unité combattante, le 6^e régiment d'Infanterie.

Au 6^e régiment d'Infanterie en Alsace

Mon régiment ! Ce possessif indique la fierté que je ressens encore actuellement pour y avoir été affecté. Il était engagé en Lorraine, en avant de la ligne Maginot, le PC du colonel était dans un petit village dit *Les Étangs*. Par le train je me rendis à Metz. Je me souviens de la lugubre impression que je ressentis lors de mon arrivée, la nuit dans cette massive gare à l'architecture germanique, plongée dans le noir total du *black-out*. Quelques falots indiquaient le bureau de l'officier régulateur, il était prévenu de mon arrivée. Le lendemain après une nuit dans une salle d'attente glaciale, je fus conduit *Aux Étangs*. C'était le 24 janvier, la campagne était sous une épaisse couche de neige. Les villages étaient abandonnés. J'entendis pour la première fois, au loin, le canon. Le colonel Tassin me fit bon accueil. Il s'étonna de l'ancre coloniale qu'il y avait sur mon calot, il ne connaissait pas Santé Navale. En consultant mon dossier, il remarqua ma qualification de chimiste-toxicologue. Le régiment n'en comptait pas, la guerre des gaz n'était pas d'actualité. Il me nomma officier Z du régiment. Il m'invita à sa popote le midi puis, me fit conduire à l'échelon régimentaire où je

devais être en subsistance, à la CCR (Compagnie de Commandement Régimentaire). Préalablement, je m'étais présenté au médecin-chef. C'était un médecin capitaine lyonnais, il avait demandé, comme prévu dans les effectifs régimentaires, un pharmacien-lieutenant, voire sous-lieutenant et on lui envoyait un pharmacien-auxiliaire, plus même, un Navalais. Ai-je imaginé une certaine déception ? [...] Le régiment tenait un secteur, à l'ouest de la Nied, en couverture de la ligne fortifiée, en contact avec l'ennemi. Le commandant de la CCR (j'ai oublié son nom) me fit l'accueil sympathique du grand ancien au nouvel arrivant inexpérimenté. Son PC était installé dans une grande maison qui faisait en même temps popote et chambres d'officiers. L'une me fut attribuée. Un soldat du rang fut désigné pour me servir d'ordonnance, c'était un brave paysan alsacien [...] Je dois lui adresser une pensée reconnaissante, il fut tué à Merval le 9 juin. [...] Mon travail était d'un niveau modeste. Accompagné du sergent infirmier régimentaire, je voyais régulièrement les médecins des bataillons, dont deux étaient par roulement en postes de secours avancés. C'était un travail de routine, comme d'assurer leurs besoins en médicaments et provisionner ceux-ci, vérifier l'hygiène dans les cantonnements, une fois par semaine aller au ravitaillement au GSD (Groupement Sanitaire Divisionnaire) à Boulay. Le front était calme. On était en pleine drôle de guerre. Le 7 septembre, nos Armées avaient envahi la Sarre sans résistance de la part des Allemands occupés en Pologne, mais quinze jours après, les Français revenaient sur leur ligne de départ. Les uns hésitaient à faire la guerre, qui voulait mourir pour Dantzig ? Les autres attendaient pour parfaire leur préparation.

Mais ce calme était relatif. Le jour, quelques tirs d'artillerie allemande, puis de

contre-batteries françaises venant de la ligne Maginot éclataient. Au début, la soudaineté du bruit, sa puissance m'effrayèrent. Peut-on maîtriser le cœur qui bat la chamade, la sueur qui envahit tout votre être ? C'est le baptême du feu. Elle se maîtrise peu à peu. La nuit c'était différent. Dans les intervalles, les belligérants envoyaient des patrouilles en observation ou en embuscade, provoquant quand elles étaient décelées, d'intenses fusillades. Un dernier mot sur cette période pour évoquer le froid intense qui sévissait. La nuit il faisait de -15° à -20°, aussi tout gelait. Le matin il fallait dégeler l'huile des carters des voitures à la lampe à souder, le vin était livré par l'intendance en blocs glacés, le pain était coupé à la hache. Je ne savais alors que je connaîtrais dans cette guerre de bien plus grands froids. Sur les uniformes chacun ajoutait, qui un passe-montagne, qui d'épaisses écharpes tricotées-mains, souvenirs d'une personne chère. Certains cantonnements étaient cernés par d'épaisses forêts. L'épaisseur de la neige affamait le gibier. La nuit, les sangliers rodaient, la chasse était interdite, néanmoins des cuissots étaient cuisinés parfois dans les popotes, sans explication d'origine. Puis ce fut début mars la relève, en plein dégel, sous un ciel radieux. La campagne messine, uniformément blanche, laissait poindre sa végétation ensevelie depuis cinq mois et apparaissaient les cicatrices encore visibles de la dernière guerre.

La CCR s'installa à Grimaucourt et les autres compagnies cantonnèrent dans les villages aux alentours. Le colonel me signifia, qu'en tant qu'officier Z, j'avais à organiser l'entraînement de la troupe au port du masque à gaz. En dix jours, tout le régiment fut contrôlé. Une moto fut mise à ma disposition, conduite par un caporal infirmier. Assis sur le tan-sad, j'eus la possibilité d'aller dans tous les cantonnements pour me rendre compte de leur hygiène, problème systématiquement évoqué par la commission de bien-vivre au moment du départ du régiment. Verdun n'était qu'à une dizaine de kilomètres du cantonnement. Je suis allé revoir le champ de bataille de 1916, les forts de Vaux et Douaumont. Je me devais de faire un pèlerinage à la mémoire de mon oncle. Sa tombe est au grand cimetière du Faubourg Pavé. Étrange impression que de se recueillir devant une tombe mentionnant : *René Merland, mort pour la France*, d'autant que c'était pendant une nouvelle guerre et que la pensée d'y être tué se formulait instinctivement [...] Dans l'attente des ordres de relève, nous y avons vécu les derniers jours de ce qui fut appelé la « drôle de guerre ».

Cette période se termina le 10 mai. Cette attente dans l'inaction est une des raisons majeures de notre défaite. Aussi sera-t-elle le sujet d'ardentes discussions en captivité. Le

10 mai, j'avais obtenu la permission d'aller visiter Reichshoffen près de Haguenau, visite culturelle sur ce vaste plateau où, au début de la guerre de 1870, eu lieu la dernière charge de cuirassiers de l'histoire. Brutalement, l'évocation du passé céda à la réalité, des escadrilles allemandes nous survolèrent cap au nord-ouest, provoquant le feu nourri de DCA : la guerre, la vraie était commencée. De retour à Bouxwiller, j'appris que la Wehrmacht avait envahi la Hollande et que le Corps de bataille Français se portait à sa rencontre en pénétrant en Belgique [...]. À la popote l'ambiance était euphorique, d'autant que des bobards inouïs circulaient : écrasement des troupes allemandes sous nos fortifications de l'est, leur déroute en Belgique, déclaration de guerre de l'Italie, à nos côtés évidemment. Ce sera une des caractéristiques de l'information parallèle qui circulera pendant cette guerre, puis pendant la captivité. Ces faux scoops, qu'on appela plus tard *bouteillons*, participèrent à la chute du moral. L'attaque allemande en Hollande et en Belgique modifia brutalement les données stratégiques. L'urgence n'était plus la frontière du Rhin mais celle du nord-ouest. Un nouvel ordre de marche fut donné. Le 13 mai, la Division embarqua à Bouxwiller, direction l'Aisne. Pourquoi l'Aisne, si loin derrière la frontière, nous croyions alors les Allemands en retraite devant nos troupes en Belgique ? En fait l'ennemi avait déjà envahi la France. [...].

La vraie guerre

Nous étions dans ces marches de l'Argonne qui avait vu déferler tant d'invasisseurs. Valmy et son moulin ne sont pas loin. Napoléon y avait battu les Autrichiens. Pendant la Grande Guerre, deux sanglantes batailles s'y étaient déroulées, en 1917 et 1918, aussi on pouvait voir nombre de monuments commémoratifs de combats et de sang versé. Un des premiers, sur la route de Fismes à Merval, nous a particulièrement interpellés : c'était une stèle évoquant le sacrifice des soldats du 6^e RI, celui de l'autre guerre. Le granit pour faciliter le devoir de mémoire. C'est le moment de bien rassembler mes souvenirs sur cette période particulièrement importante où seul le destin est maître de la vie. La topographie est simple. Venant de Fismes, on trouve successivement : un plateau qui se termine au niveau des villages de Merval et de Serval, une vallée formée d'une profonde dépression qui descend vers la rivière Aisne et son canal latéral. Après un faux plat où coule l'Aisne, l'autre versant de la vallée s'élève, très pentu par endroits, pour terminer par le célèbre *Chemin des Dames*. [...] L'infirmier formant poste de secours régimentaire fut installée en bordure du carrefour desservant la route de Fismes et les

routes de Serval et de Glennes. Par elles on accédait aux trois bataillons. Ainsi positionnée, l'infirmier fut en mesure de recevoir les blessés de l'avant et de les faire évacuer par les ambulances du GSD venant de Blanzly-les-Fismes, surplombant le carrefour une chapelle servait de dépositaire [...] Le directeur du Service de Santé divisionnaire était le médecin-colonel Robert, c'était un colonial, il m'apprit que Pierre Dubourg, de ma promotion, était le médecin auxiliaire de la compagnie du génie cantonnée à Serval à moins d'un kilomètre de Merval. Deux jours après, je fus invité à déjeuner avec Dubourg à la popote du colonel. Ils seront tués, l'un et l'autre le 9 juin au cours d'un bombardement. Théoriquement, les zones d'activité des différents échelons devaient être respectées. Au bataillon d'assurer l'évacuation de leurs blessés, à nous, l'échelon régimentaire de continuer les évacuations jusqu'au poste de secours. Cette belle théorie devait s'avérer irréalisable dès les premiers combats. Les bataillons rapidement débordés provoquèrent un glissement de l'échelon régimentaire vers l'avant, nous eûmes donc à aller parfois en première ligne relever puis évacuer les blessés. [...]

La pré-bataille (17-23 mai)

C'était à la popote qu'on suivait par TSF l'évolution de la bataille. Nous ne savions pas que le front avait été définitivement percé et que la route de Paris était ouverte. Comment pouvait-on le deviner, quand les communiqués claironnaient des avancées sur Dunkerque et sur tous les fronts et autres balivernes comme : « *La situation n'est nullement désespérée* ». Pourtant certains faits créaient des doutes. Comme la messe solennelle dite à Notre Dame pour la France et les bruits qui couraient sur le départ du gouvernement de Paris pour Bordeaux. D'autres nouvelles donnaient de l'espoir : le général Weygand était rappelé de Syrie pour devenir généralissime, et le Maréchal Pétain de Madrid pour devenir vice-président du conseil. [...] Le 20 mai, les premiers éléments ennemis apparaissaient à Oeuilly et les premiers tirs de mortier arrosèrent les avant-postes : la bataille de l'Aisne commençait pour le 6^e RI.

La bataille (24 mai-9 juin)

Comment vais-je faire pour décrire ces 15 jours ? L'humilité dans l'écriture doit s'imposer. Qu'étais-je dans ce fracas de bruit, de sang et de mort, sinon un très modeste témoin dont l'action se limitait à celle d'un secouriste doublé d'un aide-soignant. Il fallait trouver, ce qui n'est pas facile, des mots de

Ordre n° 1230/C Citation à l'ordre de la Division

MERLAND René

Pharmacien auxiliaire du 6^e Régiment d'Infanterie

« Chargé de diriger une équipe de brancardiers, a assuré son service avec un zèle et un courage qui ont fait l'admiration de ses camarades. Le 28 mai 1940, volontaire pour aller rechercher un blessé dans une zone battue sans cesse par l'ennemi et où plusieurs équipes avaient essayé de pénétrer sans succès, a accompli sa mission à l'entière satisfaction de ses chefs.

S'est fait ultérieurement remarquer par son esprit d'initiative et son mépris du danger les 7 et 9 juin 1940. »



1999 : Remise du fanion à la promotion Dubourg.



René Merland : notre centenaire en 2016.

compassion et d'espoir. Il m'a fallu, en plusieurs circonstances, emmener en plein combat, des brancardiers pour récupérer un blessé et le ramener dans nos lignes. Ma fierté est grande d'avoir, en cette circonstance, fait l'objet d'une citation (voir encadré ci-dessus). Aussi dans mon récit, le je dois s'effacer devant le ils, ceux qui avec vaillance et sacrifices, arrêtaient pendant près d'une semaine l'avance d'un ennemi quatre fois supérieur en nombre et en équipement. La bataille de l'Aisne, comme celle du Chemin des Dames de 1940 ont été peu évoquées par les historiens. La bataille s'engagea entre les troupes allemandes, jeunes et pleines d'allant, dans la grisaille des succès considérables qu'ils accumulaient depuis le début de la campagne et notre 6^e RI, un régiment de réserve constitué d'hommes de 30 à 40 ans. Et pourtant, il tint beaucoup plus longtemps que cela ne semblait possible. Il s'est accroché aux bords de l'Aisne et l'ennemi ne put franchir la rivière que lorsque le front fut largement débordé à l'ouest de nos positions. Merval était un excellent observatoire d'où on voyait nettement les trois routes qui descendaient du Chemin des Dames pour aboutir aux ponts traversant l'Aisne. D'où j'étais, à moins de 2 kilomètres, on surplombait à la fois notre ligne de front et le côté Allemand. Nous avons pu voir, en fin de journée du 23 mai, les premiers ennemis apparaître dans Œuilly

provoquant de puissants duels d'artillerie dont les obus passaient au-dessus de nous. Cette première attaque fut repoussée. Aux premières détonations, c'est toute une alchimie nerveuse, un comportement nouveau de pensée qui vous subjuguait, d'abord l'inquiétude, puis la peur qu'il faut maîtriser par dignité, puis l'accoutumance. Plus tard, quand l'aviation allemande entra en action, ce fut le bruit de l'explosion des bombes, particulièrement effrayantes, celles lancées en piqué par les Stukas, toutes sirènes hurlantes. La nuit, s'ajoutant au bruit, c'était par moment, l'embrasement de la ligne de feu par des fusées rouges, vertes, blanches.

Le début des combats fut évidemment marqué par l'arrivée au poste de secours des premiers blessés et premiers tués. [...] Que faisais-je dans le poste de secours ? Il me souvient d'avoir aidé à dégager, à coup de ciseaux les blessures, d'avoir assumé des traitements d'urgence, d'avoir pansé, d'avoir soulagé la douleur par la morphine, d'avoir géré les évacuations. Dans la réalité, j'étais un auxiliaire qui justifiait son grade d'*Auxiliaire*. Le sang, la souffrance, la mort. Je revois ces visages blancs, ces capotes ensanglantées, les pansements individuels souillés de rouge, le bracelet réglementaire dont la moitié identifiante avait déjà été retirée... Plus terrible encore, les jambes broyées et l'extrême dans l'horreur, ce

pauvre lieutenant de la 10^e compagnie, effroyablement mutilé, il m'avait reçu à sa popote. [...]. Au début juin, il n'était plus possible de laisser le poste de secours à Merval ; la maison où il était installé était devenue trop petite, vu l'afflux des blessés. [...] Sous le monticule où était la petite chapelle, se trouvait une creuse (vaste caverne naturelle taillée dans la roche). Avec le sergent infirmier je me suis installé avec ma cantine dans le fond de la creuse. On avait disposé une bonne épaisseur de paille, c'était sombre et très humide. Mais nous étions en sécurité sous une épaisse couche de terre et de roches. L'entrée de la creuse était protégée par un sas de deux mètres fait de sacs de terre soutenant un auvent, lui aussi recouvert de sacs de terre. Cette protection me sauva la vie. [...]

Les 7 et 9 juin Pierre Dubourg

Dans la nuit du 7 juin, presque continuellement, les canons ennemis tonnèrent. [...] Au petit matin, sans nouvelle des postes de secours des bataillons, mon médecin-chef me donna l'ordre de m'y rendre. Et me voilà sur mon tand-sad de moto, descendant vers Révillon, profitant d'une accalmie relative du bombardement. La route était par endroit à découvert, souvent coupée, alors que les obus tombaient dans le voisinage... et on arriva au moulin de Révillon, au poste de secours du 3^e bataillon, accueilli par le médecin lieutenant Mély. Il me fallut transmettre son souhait d'améliorer les évacuations. La nuit du 8 au 9 fut terrible [...], Merval fut pilonné pendant deux longues heures. [...] Puis le bombardement cessa, ce fut un silence oppressant. Les Allemands faisaient une pose pour se regrouper. C'est alors qu'un infirmier de la demi-brigade de chasseurs, qui tenaient la gauche de notre dispositif, vint m'annoncer que Pierre Dubourg avait été tué pendant le bombardement de la nuit. [...] Il m'apporta le portefeuille de Dubourg, Je l'ai conservé pendant toute ma captivité et je l'ai remis à sa mère à mon retour. Ironie funeste du destin, c'est précisément là, dans ce même village de Serval, sur la rive sud de l'Aisne, que son père avait été tué au cours de la Grande Guerre, en 1918. Dubourg fut inhumé provisoirement au cimetière de Serval, puis définitivement au cimetière militaire de Soupir. Il fut le premier tué de ma promotion. Cité à l'ordre du Corps d'Armée en 1941... puis oublié. Lorsque la commission des traditions de l'École de Santé Navale décida de donner le nom de Pierre Dubourg à la promotion 1999, on rechercha un membre de sa famille pour remettre le fanion à son nom, n'en ayant pas trouvé, le médecin général Landes me fit l'honneur, à moi, son compagnon d'armes, de remettre le fanion Pierre Dubourg à l'élève

major de la 2^e compagnie. [...]. À quoi tient le destin ? Je fus exposé aux mêmes bombardements que Pierre Dubourg. Il a été frappé. J'aurais pu l'être. Qu'aurait été le nom de la promotion 1999 ?

À 13 h, Nous reçûmes l'ordre de nous replier à Fismes. Les blessés en état de marcher avaient la veille rejoint Fismes, ne restaient au poste de secours que sept blessés intransportables dont deux prisonniers Allemands. Le départ se fit dans la hâte. Il fallait tout abandonner, dont ma cantine qui contenait toute la correspondance avec Nenet, (la fiancée de R. Merland). [...]. Muni d'une seule musette contenant mes photos, quelques affaires de toilette et un peu de rechange, je m'apprêtais à quitter le poste de secours, quand le sergent infirmier me devança. À la sortie de la creuse, alors qu'il n'était plus à l'abri du sas formant parapet, un *minenwerfer* explosa à deux mètres de hauteur. Criblé d'éclats, le pauvre sergent fut tué net alors que j'étais encore protégé par les sacs de terre. Ensuite tout alla très vite. Il fallait traverser le rond-point où arrivait la route de Fismes. Un automitrailleuse tirait de

Glennes et prenait en enfilade le carrefour sur lequel donnait le poste de secours. Des hommes de la CHR couraient se mettre à l'abri de la route de Fismes. Je me suis joint à eux. J'ai le souvenir des balles qui piaulaient méchamment, de la peur qu'on ressent au bas du ventre. Je me suis retrouvé, à plat ventre dans un champ de blé, rampant des coudes et des genoux, alors que des *Stukas* bombardaient, leurs sirènes hurlant dans un bruit terrifiant. Quelques minutes après, le tir d'artillerie se déplaça, loin en arrière, nous pouvions reprendre notre retraite. Une heure après, j'étais avec les rescapés de la CHR à Fismes. [...]. Épuisé de fatigue, d'anxiété et de peur, je me suis affalé dans la paille et tombais dans un profond sommeil. C'était la nuit du 9 au 10 juin. Elle fut de courte durée, le lieutenant Cosson qui avait été mon voisin dans le rampement de champ de blé de Merval, vint me réveiller. Il fallait repartir. Avec les éléments de CHR qu'il avait rassemblés, il nous incorpora avec les survivants d'une compagnie du 3^e bataillon. En colonne de route, en arrière garde, nous voilà marchant vers la Marne, ce nom prestigieux qui évoque une double victoire.

La captivité

Après Arcis-le-Ponsart, la route longeait un bois d'où partit un feu nourri d'armes automatiques. Des Allemands surgirent, ils flanquaient une unité motorisée cachée dans le sous-bois. Être tué ou blessé, était dans l'ordre des choses. Mais, le jour où j'avais quitté Bordeaux je ne pouvais imaginer un seul instant que je serais un jour *prisonnier*. Ce geste, lever les bras, moi, ce cocardier qui s'enorgueillissait le 14 juillet 1939 d'appartenir à la première armée du monde, j'ai eu honte de le faire. En un éclair, on pense à la mort, à la blessure, on se retrouve intact. Et pourtant, ce geste humiliant m'assura la vie sauve. Il mettait fin aux multiples circonstances au cours desquelles j'aurais pu être tué. Me voilà intact mais prisonnier. Ma guerre était terminée, ma captivité commençait. Elle débuta par de longues marches épuisantes de fatigue, assoiffé, affamé, meurtri physiquement et moralement. Les étapes restent dans mon souvenir.

René Merland sera libéré le 26 janvier 1941.

